

ANTHROPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

LITTÉRATURE COMPARÉE

Dupuis-Morency, Clara
Université de Montréal

Chartrand, Gabrielle
Université de Montréal

Date de publication : 2026-02-11

DOI : <https://doi.org/10.47854/ndxsg141>

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

Comment décrire une discipline qui se définit par sa non-disciplinarité ? Si la littérature comparée est difficile à définir et encadrer, c'est précisément son aspect « protéiforme », comme le suggère Linda Hutcheon, qui fait sa singularité : « Cela tient en partie à la vitalité intellectuelle du domaine et à l'autocritique continuelle d'une discipline protéiforme qui n'a jamais voulu (ou pu) arrêter sa propre définition » (1996 : 39-40, traduction libre). Penser la littérature comparée comme une discipline se définissant par sa non-disciplinarité implique une manière d'appréhender les objets et d'investir les champs de réflexion ainsi que les processus méthodologiques dans un renouvellement continu. L'adaptabilité de son champ d'expertise représente aussi une forme de précarité à la fois épistémologique et institutionnelle (en témoigne la fermeture des programmes de littérature comparée en Amérique du Nord). Cette vulnérabilité en a fait le lieu d'une « crise identitaire » à la fin du XX^e siècle, alors que le champ était appelé à sa propre réinvention, une crise qui serait toutefois dans sa nature même, comme l'a soutenu Armando Gnisci (1996 : 68). Cette crise constitutive tiendrait, selon Gnisci, à la tension au fondement de la discipline entre ouverture culturelle et tradition eurocentriste. Des penseuses et penseurs comparatistes majeur·e·s comme Gayatri Spivak, Emily Apter, Susan Bassnett (1993) et dans une mesure plus large Edward Saïd (1993) ont théorisé cette réinvention de la littérature comparée en appelant à sa « planétarisation » (Spivak 2003) : décryptage des rapports de pouvoir culturels et intellectuels asymétriques, étude des langues non européennes, et développement d'une « éthique de la traduction » (Spivak 1993) qui place les problèmes de traduction au centre des théories comparatistes en reconnaissant les complexités transnationales des langues (Apter 2006).

Domaine protéiforme, donc, elle s'adapte à chaque nouvel objet d'étude puisqu'elle repose sur des juxtapositions et des agencements inédits : « À la différence des disciplines littéraires qui dépendent intrinsèquement des œuvres regroupées dans

une histoire littéraire, la littérature comparée développe une tradition de réflexion qui ne cesse de se transformer fondamentalement, de se réactualiser [...] » écrit Terry Cochran dans son *Plaidoyer pour une littérature comparée* (2008 : 13). Contrairement à ce que son nom laisse penser, la littérature comparée ne se limite pas à une comparaison d'objets, mais renvoie à un paradigme intellectuel qui veut penser le rapport du singulier à une globalité : « L'utilisation de "comparé" porte sur la capacité de l'esprit humain à réfléchir à partir d'une vue d'ensemble qui permet de "comparer", de voir les rapports des éléments qui font partie d'un tout » (Cochran 2008 : 14). En effet, si cette « conscience globale » prend différentes formes à travers le temps, elle a conservé de la tradition comparatiste européenne du XIX^e siècle, dont elle est l'héritière, cette conscience qui cherche à passer du singulier à l'universel dans une organisation séculaire du monde.

Cette première pensée comparatiste, celle de philosophes et de philologues principalement en Allemagne et en France aux XVIII^e et XIX^e siècles, conçoit le monde comme une totalité qu'on peut appréhender et classer et reflète une volonté de se distancier des cadres religieux d'explication, en cherchant à penser une certaine évolution de l'esprit humain dans son ensemble. Ernest Renan publie en 1855 son *Histoire générale et systèmes comparés des langues sémitiques* et Friedrich Max Müller publie en 1859 sa *Mythologie comparée*. Vers les années 1820, Goethe, qui s'intéresse aux revues de critique littéraire françaises, écossaises et italiennes, voit dans la critique étrangère des œuvres allemandes la possibilité de l'émergence d'une *Weltliteratur* ou « littérature mondiale », qu'il oppose à la *Nationalliteratur*, notion dont il dit dans une lettre à son traducteur anglais Thomas Carlyle qu'elle n'est pas très significative (Goethe et Carlyle 1887). Joseph Jurt écrit :

La *Weltliteratur* est un concept d'incitation. Il met en relief tout ce qu'offre l'échange littéraire, sous forme de traductions, d'échange d'informations et de contacts personnels, à condition qu'on voie le particulier dans l'universel et l'universel dans le particulier. Goethe valorise l'échange littéraire surtout face aux partisans d'un isolationnisme ou d'un universalisme particulariste dans son propre champ littéraire. (Jurt 2020)

Goethe propose une vision moderne de la littérature comme un réseau d'échanges culturels, où les contacts vivifient une littérature nationale qui autrement se refermerait sur elle-même. Critique du repli national du peuple allemand, il a l'idée qu'une culture s'enrichit au contact d'autres traditions, mais aussi dans la perspective que d'autres cultures critiques peuvent apporter. Cette perspective d'échanges culturels continuera d'être promue dans la littérature comparée comme voie de sortie hors des nationalismes totalitaires. On doit également noter, à la suite de Sherry Simon (2015), la contribution souvent négligée de Madame de Staël à la pensée comparatiste, elle qui publie en 1816 *De l'esprit des traductions*. « Faisant sienne la notion médiévale de *translatio studii*, elle encourage le renouvellement des littératures à travers la confrontation avec de nouveaux modèles » (Simon 2015). Comme pour l'interculturalisme de Madame de Staël, la *Weltliteratur* de Goethe est l'incitation à un universalisme propre à son époque, et bien que l'écrivain s'intéresse, outre celles de l'Europe, aux traditions poétiques chinoises et persanes, son concept tient surtout compte des littératures allemandes, françaises, anglaises et italiennes. Et comme nous le disions plus tôt, la littérature comparée n'a pas échappé, dans son développement au XX^e siècle, à cette hiérarchisation des cultures et des savoirs. Néanmoins, l'idéal littéraire de Goethe formule l'espoir d'une littérature qui sortirait de

son assignation nationale et qui s'inscrirait dans une institution d'échanges symboliques interculturels. De plus, il place la littérature, qui n'est pas encore une discipline au sens strict, au centre d'un système de savoir, et aussi d'échanges politiques et culturels. Comme le note encore Jurt (2020), c'est de cette pensée que s'inspirèrent des intellectuels du XX^e siècle tels que les philologues Fritz Strich, Leo Spitzer et Eric Auerbach pour « imaginer l'avenir de ce que pourrait être un réseau mondial des littératures et une sortie hors du nationalisme mortifère après la crise du nazisme ». Ces deux derniers font partie d'une génération de penseurs européens juifs qui ont fui l'Allemagne et l'Autriche nazies pour émigrer en Amérique et ont fortement influencé le destin de la littérature comparée en Amérique. Auerbach, qui, une fois installé aux États-Unis, réfléchit au danger de standardisation civilisationnelle de ce qu'il appelle le « modèle euro-américain » (n'ayant comme seule alternative que le modèle « russo-bolchévique »), revient à la « littérature mondiale » de Goethe pour défendre l'idée d'une littérature planétaire dans un essai de 1952, *Philologie der Weltliteratur*.

Notre terre, qui est le monde de la littérature mondiale, rapetisse et perd de sa diversité [*Mannigfaltigkeit*]. La littérature mondiale, toutefois, ne se rapporte pas simplement à la communauté humaine dans l'absolu, mais à celle-ci en tant que fécondation réciproque du divers. La *felix culpa* que représente l'éclatement de l'humanité en une multitude de civilisations en est le présupposé. Et que se passe-t-il aujourd'hui, que se prépare-t-il ? Pour mille raisons que chacun sait, la vie des hommes, sur toute la planète, s'uniformise. [...] Ce qui est sûr, c'est que notre patrie philologique est la terre ; ce ne peut plus être la nation. Sans doute, la chose la plus précieuse et indispensable dont hérite le philologue est-elle la langue et la culture de sa nation ; mais elle ne prend effet que lorsqu'il s'en sépare et la dépasse. (Auerbach 2005 : 25)

Or, et c'est tout le propos d'Auerbach, cette « philologie mondiale » ne réduit pas la littérature à une universalité sans altérité ni diversité. C'est ce que soulignent Edward et Maire Saïd dans leur traduction du texte d'Auerbach, publiée en 1969, alors qu'ils choisissent de ne pas traduire le terme goethéen de *Weltliteratur* tout en envisageant sa réactualisation : « La *Weltliteratur* est par conséquent un concept visionnaire, car elle transcende les littératures nationales sans pour autant détruire leurs individualités » (Saïd et Saïd, introduction à Auerbach 1969 : 1, traduction libre). En employant le terme comme un « intraduisible », les Saïd signalent une circulation du langage qui est particulièrement cruciale pour la littérature comparée, et qui se manifeste dans son approche critique de la traduction.

Son engagement envers la traduction contribue à faire de la littérature comparée ce « lieu précaire que sont les disciplines de croisement », comme le note Sherry Simon (2015) dans les actes d'un colloque organisé à l'Université de Montréal, consacré au comparatisme spécifique au contexte montréalais. L'instabilité épistémologique dans laquelle se pratique le comparatisme est aussi celle de la traduction, dans une perspective critique qui prend en compte les trajectoires complexes des langues dans un monde où les dynamiques géopolitiques fluctuent. Dans son approche critique de la traduction, Emily Apter marque le passage d'une vision goethéenne de la littérature mondiale à un nouveau paradigme littéraire de la globalité (Apter 2008). En critiquant l'assomption de traduisibilité sur laquelle repose l'idée de littérature mondiale, elle revendique la notion d'« intraduisible » afin de réfléchir aux nœuds d'opacité sémantique qui résistent aux passages d'un monde

linguistique à l'autre (Apter 2013 : 3). S'inspirant de pensées de la traduction comme celles développées chez Abdelfattah Kilito, Édouard Glissant et Jacques Derrida, Apter conçoit une globalité qui met en évidence l'évolution constante des lignes de tensions géopolitiques, « qui sont à l'intersection des frontières des langues nationales sans s'y réduire » (Apter 2008 : 597). Ces problématiques autour de la traduction s'inscrivent, dans la pensée comparatiste, dans une pratique de la polyglossie qui seule peut prendre la mesure de cette possible inscrutabilité. La lecture des textes dans leur langue d'origine implique la découverte d'autres traditions théoriques et littéraires, faisant se croiser une multiplicité de traditions et de discours. Pour Wladimir Krysin, c'est cette découverte de langues et de traditions autres qui ouvre une voie hors du chemin dogmatique, comme il l'expliquait dans une série d'entretiens consacrés à la littérature comparée à l'occasion du démantèlement de son département à l'Université de Montréal, en 2014. Or, si la littérature comparée prône un retour au texte original, ce rapport ne repose toutefois pas sur une « sacralisation de l'original ». Si on cherche à revenir aux signifiants dans lesquels l'auteurice a pensé, on ne cherche pas à limiter le discours à ce qui est écrit. Dans la même série d'entretiens, Catherine Mavrikakis pense la polyglossie dans le rapport herméneutique au texte, non pas seulement comme un travail philologique sur la langue, mais comme un rapport au potentiel d'interprétation que portait l'œuvre à son époque de publication, que l'auteurice ignorait et qu'il incombe aux époques subséquentes de développer. C'est le point de cette juxtaposition qui fait apparaître quelque chose de nouveau : « Quelle promesse le texte tient-il à travers les années et les siècles et comment cette promesse est-elle toujours différente et jamais complètement actualisée ? » Pour Mavrikakis (2014), la connaissance des langues et des autres cultures est nécessaire afin de dépasser une vision de la littérature nationale comme unique ; il s'agit d'une « blessure narcissique du littéraire » qui doit comprendre que son monde est petit, sur un spectre plus humaniste que nationaliste.

L'activité de comparaison, loin d'être une simple mise en parallèle, vise donc à faire émerger quelque chose d'inédit dans l'acte de juxtaposition. Ce geste présuppose un « tiers conceptuel qui établit une commune mesure » : « ce besoin d'aborder des textes et des artefacts culturels à partir du plan conceptuel appartient explicitement à la pensée comparatiste » (Cochran 2008 : 24). Ce processus de pensée s'actualise dans une méthodologie qui est l'un des principes intellectuels communs à la littérature comparée : la pensée par « problématique ». « La seule cohésion que la littérature comparée possède en tant que discipline dérive de l'ensemble de problèmes ou de problématiques qui guident la réflexion » (Cochran 2008 : 10). Le rapport à la théorie s'extrait donc d'une pensée nationale qui privilégie le prisme de l'histoire littéraire. Haun Saussy parle de la « propension à la construction » de la littérature comparée. Ainsi, selon lui, c'est une erreur que de chercher à définir la littérature comparée par ses objets de savoir ou ses méthodes : « dépourvue de tout titre exclusif sur un seul d'entre eux, il s'agit plutôt d'une pratique, d'un moyen de construire des objets » (Saussy 2003 : 337, traduction libre). Comme un géomètre construit un triangle, le comparatiste croise des objets, des approches, des discours, afin de créer son objet et sa méthode. La problématique est cette question ou cet ensemble de questions qui fait apparaître une figure intellectuelle nouvelle, formée par la juxtaposition d'éléments qui n'avaient pas, a priori, de rapports entre eux. Cette particularité touche précisément à une mission inhérente à la pratique comparatiste, qui est celle de sa transdisciplinarité. La non-disciplinarité de la

littérature comparée est donc aussi une transdisciplinarité. Walter Moser, qui conçoit les comparatistes comme des « nomades institutionnels », place au centre du mandat de la discipline la nécessité de construire des ponts intellectuels qui révèlent et alimentent tout le potentiel de la pensée comparatiste : « [...] c'est un mandat capital, car non seulement le fait [...] de construire des ponts donne-t-il potentiellement accès à tous les objets, concepts et méthodes des disciplines avoisinantes, mais la comparaison donne également lieu à une activité de mise en relation illimitée, ouverte sur des horizons nouveaux » (Moser 2016 : 44). Nous privilégions le préfixe *trans-* plutôt que *inter-* et *multi-*, car « sa spécificité résulte d'un mélange ou d'un amalgame de plusieurs matières, méthodologies et formes de pensée qui finissent par fusionner en articulant une vision cohérente » (Cochran 2008 : 9). Comme pensée et pratique, elle repose sur une conception de la littérature qui ne se limite pas à la forme textuelle, mais s'intéresse de manière plus large au « rapport entre l'esprit et la matière, entre la vie intellectuelle des humains et sa transmission matérielle » (Cochran 2008 : 30). Cela désigne également les traces vivantes, qui peuvent se transmettre par les cultures orales. De manière concrète, des méthodes de lecture et d'analyse littéraires sont mobilisées pour décortiquer la rhétorique et l'épistémologie d'autres domaines, disciplines et médias et, réciproquement, les questions spécifiques à ces autres domaines et disciplines servent à recadrer notre compréhension des objets littéraires. Dans tous les supports et les manifestations qui continuent d'être élaborés, des plus anciens aux plus expérimentaux, et dans une anticipation de ceux à venir, elle s'intéresse aux multiples traces par lesquelles l'humain s'inscrit dans le monde.

Références

Apter, E., 2013, *Against World Literature: On the Politics of Untranslatability*, Londres et New York, Verso.

——, 2008, « Untranslatables: A World System », *New Literary History*, 39(3) : 581-608, <https://www.jstor.org/stable/20533103>

——, 2006, *The Translation Zone: A New Comparative Literature*, Princeton, Princeton University Press.

Auerbach, E., 2005, « Philologie de la littérature mondiale », in C. Pradeau et T. Samoyault, (dir.), *Où est la littérature ?* Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, <https://doi.org/10.4000/books.puv.5928>

——, 1969, « Philology and Weltliteratur » (E. Saïd et M. Saïd trad.), *The Centennial Review*, 13(1) : 1-8, https://www.forum-transregionale-studien.de/fileadmin/pdf/zukunftsphilologie/lecture-cum-seminar/auerbach-philology-_weltliteratur.pdf

Bassnett, S., 1993, *Comparative Literature: A Critical Introduction*, Oxford, Blackwell.

Cochran, T., 2008, *Plaidoyer pour une littérature comparée*, Montréal, Éditions Nota Bene.

Gnisci, A., 1996, « La littérature comparée comme discipline de décolonisation », *Canadian Review of Comparative Literature/ Revue canadienne de littérature comparée*, 23(1) : 67-73, <https://journals.library.ualberta.ca/crci/index.php/crci/article/view/3615>

ISSN : 2561-5807, *Anthropen*, Université Laval, 2021. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Dupuis-Morency, Clara et Gabrielle Chartrand, 2026, « Littérature comparée », *Anthropen*, <https://doi.org/10.47854/ndxsg141>

Goethe, J.W. von et T. Carlyle, 1887, *Correspondence between Goethe and Carlyle*, édition bilingue, Londres, Macmillan.

Hutcheon, L., 1996, « Comparative Literature's "Anxiogenic" State », *Canadian Review of Comparative Literature/ Revue canadienne de littérature comparée*, 23(1) : 23-32, <https://journals.library.ualberta.ca/crci/index.php/crci/article/view/3612>

Jurt, J., 2020, « Du concept de *Weltliteratur* à la théorie d'un champ littéraire international », *COnTEXTES*, 28, <https://doi.org/10.4000/contextes.9266>

Krysinski, W., 2014, Entretien vidéo réalisé à l'occasion du 25^e anniversaire de la fondation du Département de littérature comparée, réalisé par C. Dupuis-Morency, Département de littérature comparée de l'Université de Montréal.

Mavrikakis, C., 2014, Entretien vidéo réalisé à l'occasion du 25^e anniversaire de la fondation du Département de littérature comparée, réalisé par C. Dupuis-Morency, Département de littérature comparée de l'Université de Montréal.

Moser, W., 2016, « La littérature comparée et la crise des études littéraires », *Canadian Review of Comparative Literature/ Revue canadienne de littérature comparée*, 21(1) : 9-27, <https://journals.library.ualberta.ca/crci/index.php/crci/article/view/3613>

Saïd, E., 1993, *Culture and Imperialism*, Londres, Chatto & Windus.

Saussy, H., 2003, « Comparative Literature? » *PMLA*, 118(2) : 336-341, <https://doi.org/10.1632/003081203X67730>

Simon, S., 2015, « Lieux (précaires) pour penser : Montréal, le comparatisme », *Post-Scriptum*, (19), novembre, <https://post-scriptum.org/numeros/montreal-comparatiste/lieux-precaires-pour-penser>

Spivak, G.C., 2003, *Death of a Discipline*, New York, Columbia University Press.

——, 1993, « The Politics of Translation », in *Outside in the Teaching Machine*, New York, Routledge : 179-200.